



AgEcon SEARCH
RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

Menziozi M.-J., 2014, *Les jardins dans la ville entre nature et culture*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 362 p.

Cet ouvrage, issu des XXII^e journées de la Société d'Écologie Humaine tenues à Brest en juin 2010, aborde le sujet des jardins en ville, dans leur acception la plus large. Jardins privés, parcs publics, ornementaux ou productifs, le fil rouge qui relie entre eux les vingt-deux chapitres de ce livre tient à ce que ces jardins nous enseignent des mutations de l'espace urbain, de ce que signifie habiter en ville et de ce à quoi tiennent les habitants-jardiniers des villes contemporaines.

L'originalité de cet ouvrage tient à la fois à la multiplicité des études de cas présentées et à la diversité des disciplines représentées. Les auteurs sont géographes, sociologues, anthropologues, écologues ou biologistes... Chacun apportant, à travers son étude de cas, une parcelle de connaissance supplémentaire, que le lecteur, au fil de sa lecture, assemble progressivement, comme les pièces d'un puzzle. À la fin de la lecture, le puzzle est loin d'être complet : on comprend que l'étude des jardins soulève autant de questions qu'elle n'apporte de réponse. Cependant, en suivant le fil du livre, très bien structuré, il est donné au lecteur de se figurer ce que recouvre le terme de « jardin », et les liens qui existent entre les diverses formes de jardinage, la ville et ses habitants.

Structure de l'ouvrage

L'ouvrage est préfacé par Claudine Friedberg et introduit par Marie-Jo Menozzi, qui en a également assuré la coordination. Il est divisé en quatre parties. Tout d'abord, un propos introductif de Nicole Mathieu interroge le rôle des jardins dans un « mode d'habiter durable ». Autour du portrait de familles jardinières, de « gens qui jardinent » et de jardins, l'auteure montre en quoi le jardin est un lieu pertinent d'observation de l'évolution des modes d'habiter.

Les chapitres sont ensuite organisés en trois parties. Une première partie intitulée « Jardins et Paysage », regroupe une série de chapitres qui montrent comment le jardin « fait » paysage, mais aussi comment chacun se saisit différemment du végétal en ville, selon par exemple qu'il est un professionnel ou un amateur.

La deuxième partie est intitulée « Les jardins, espaces de vie ». Elle décrit les attentes des « usagers » de la nature en ville, la façon dont ces usagers fréquentent les parcs urbains, ce que l'expérience d'un jardin partagé peut apporter au niveau individuel, ou collectif. Elle montre aussi que les jardins peuvent être porteurs de projets, dont l'ambition est de s'inscrire, au-delà des pratiques locales, dans un mouvement plus large, à l'échelle d'une communauté, d'une ville ou d'un pays.

Les jardins sont donc des espaces de vie pour les êtres humains qui les fréquentent, mais aussi pour les espèces animales et végétales qui les peuplent.

C'est ce que montre la troisième partie de l'ouvrage, qui croise le regard d'écologues et de sociologues sur la biodiversité urbaine.

Dans le souci d'apporter une vision synthétique de l'ouvrage, nous ne suivrons pas cette structure originale. Nous identifions trois axes transversaux aux différents chapitres, que nous nous proposons de suivre dans la suite de ce compte rendu. Dans une première partie intitulée « le jardin en ville, un concept protéiforme », nous présentons la diversité des formes de jardins décrites et des angles de vue adoptés dans l'ouvrage. Dans une seconde partie, nous décrivons ce qui nous a semblé être un thème récurrent au cours de l'ouvrage, à savoir, les continuités entre monde rural et monde urbain. Enfin, dans une dernière partie, intitulée « Du micro au global : les jardins dans la ville, une question d'échelle » se penche sur les échelles d'analyse présentées dans l'ouvrage.

Le jardin en ville : un concept protéiforme

Ce que recouvre le terme de jardin varie significativement d'un chapitre à l'autre, ce qui permet de prendre la mesure de la complexité du sujet. Derrière le jardin peut se cacher un projet politique : ce peut être un lieu de revendication, comme le montre Sandrine Baudry, dans son étude sur les *community gardens* new-yorkais (Chapitre 7). Nés dans les années 1960 à 1970, dans un contexte de crise économique entraînant un dépérissement des espaces verts de la ville et une prolifération des terrains vacants, les *community gardens* new-yorkais sont issus de diverses volontés, politiques d'une part, économiques de l'autre. Des artistes, des militants politiques, choisissent le jardinage comme un moyen efficace de réinvestir les terrains vacants de la ville et plus largement, de revendiquer le droit en tant que « simple citoyen » de façonner la ville. Parallèlement, des populations plus défavorisées plantent des potagers urbains par nécessité économique. À la fin des années 1990, après une décennie d'opposition frontale entre la politique du maire Giuliani et les défenseurs des *community gardens*, un accord est signé pour trouver un compromis entre le maintien d'espaces verts – et des *community gardens* – et le développement urbain et immobilier de la ville. L'auteure souligne alors la relative institutionnalisation qui accompagne la reconnaissance des *community gardens* dans le paysage urbain, avec notamment la création du programme *Green Thumb* et les tentatives de normalisation des jardins qui l'ont accompagnée. Les jardins communautaires, d'espaces contestataires, évoluent alors vers des « espaces verts comme les autres », promus pour les bénéfices attendus pour la ville : sociaux, alimentaires, mais surtout environnementaux.

Cet équilibre entre espaces de renouvellement du rôle des citoyens dans l'aménagement de la ville et lieux d'affirmation d'un pouvoir institutionnel est au centre de la réflexion menée par Kaduna-Eve Demailly dans son étude de cas des jardins partagés de l'Est parisien (Chapitre 12). Initiés au départ sur le modèle des *community gardens* new-yorkais, les jardins partagés parisiens

sont de petites parcelles de terre, souvent temporaires, confiées en gestion aux habitants du quartier. Si la démarche en elle-même semble montrer une volonté d'aller dans le sens d'une plus grande implication de la société civile dans l'espace urbain, K.-E. Demailly dresse un bilan contrasté. L'acteur municipal reste en effet prédominant, et la tentation de normaliser la pratique du jardinage en ville, comme à New York, est très présente.

Dans d'autres contextes, la portée du jardin comme projet politique peut être tout autre, comme dans le cas d'étude présenté par Florence Rudolf et Gilles Vodouhe, qui relatent dans le chapitre 1 l'expérience d'un projet de rénovation urbaine basée sur le concept de « quartier jardin », dans le grand ensemble de HautePierre, en proche banlieue de Strasbourg. Les auteurs montrent comment le mot-valise de « quartier jardin », voulu au départ comme un concept fédérateur d'un projet de réhabilitation du quartier basé sur la concertation avec les habitants, se transforme petit à petit en un projet de privatisation des espaces attenants aux logements, au service d'une politique sécuritaire remisant au second rang les préoccupations écologiques. Les auteurs constatent que le projet de « quartier jardin » a permis aux politiques locales d'éclipser la référence à « l'éco-quartier », figure moins indéterminée que celle du « quartier jardin » et pour laquelle il existe des précédents sur lesquels il aurait été possible de s'appuyer pour mettre en œuvre le projet de réhabilitation, mais jugée « trop décalée, voire utopique, en raison du profil socialement délicat, pour ne pas dire problématique, des habitants de la cité ».

Cette analyse critique du jardin dans le projet d'urbanisme est partagée par Dominique Prost et Marie-Dominique Ribéreau-Gayon, qui, à travers l'étude de différents types de jardins à Bordeaux (jardins partagés, jardins publics, jardins pédagogiques), testent l'hypothèse de la construction d'une culture de la nature en ville (Chapitre 6). Les auteurs montrent comment les jardins peuvent être vecteurs à la fois d'une culture scientifique et d'une culture populaire de la nature en ville, en particulier lorsqu'ils impliquent des ateliers pratiques. Les auteurs montrent aussi les limites de cette culture de la nature en ville et des idéaux qui y sont associés : le sentiment de liberté supposément associé à la flore spontanée « banale », le rapprochement voulu entre l'homme et la nature, se heurtent à une série d'obstacles et de contraintes liés au milieu urbain (aspects sécuritaires, omniprésence de la voiture. . .) mais aussi aux attentes des citoyens. Car les auteurs posent aussi la question « de quelle nature parle-t-on ? », ou plutôt, « quel degré de naturalité veut-on pour nos villes et nos jardins ? ».

Cette question renvoie à celle des fonctions des jardins : à quoi servent les jardins en ville ? Projets politiques dans certains contextes comme on l'a vu, les jardins sont aussi des lieux de production alimentaire, de loisir, des supports pédagogiques, ou encore des lieux de préservation de la biodiversité, maillon des trames vertes. . .

Pour Philippe Clergeau, c'est la biodiversité qui est au cœur des services écosystémiques rendus par les jardins (Chapitre 16). Dès lors, la question

qui se pose est de savoir comment préserver cette biodiversité, encore mal connue car peu étudiée jusqu'à présent. La dynamique et la présence des espèces en ville varient beaucoup suivant les espèces considérées d'une part, mais aussi d'autre part suivant la configuration des villes. La taille des espaces verts, leurs connexions entre eux et avec l'extérieur de la ville, sont des paramètres importants à prendre en compte pour préserver cette biodiversité. Parallèlement à ces paramètres biophysiques, P. Clergeau nous rappelle que cette biodiversité urbaine est aussi « socialement construite, en fonction des pratiques et des représentations des habitants, et elle intègre la présence d'espèces introduites ».

Dès lors, quelle biodiversité souhaite-t-on favoriser ? Quelle part respective du spontané et du cultivé est souhaitable, désirable, et dans quel(s) objectif(s) ? Dans un milieu urbain très influencé par l'homme, à quel point peut-on encore faire la distinction entre des plantes sélectionnées, potagères ou ornementales, et des plantes spontanées ?

Dans le propos introductif de la troisième partie de l'ouvrage intitulée « jardins, espaces de biodiversité », M.-J. Menozzi souligne que dans certains types de jardins – les parcs publics en gestion différenciée, ou les jardins potagers écologiques –, la frontière entre domestique et spontané se brouille.

Du point de vue de l'analyse, ceci suppose une approche novatrice, faisant abstraction des catégories habituelles de l'écologie, pour comprendre ces « écosystèmes – éternellement ? – en formation » que sont les jardins urbains. Cette approche novatrice passe notamment par des regards croisés entre sciences humaines et sciences écologiques, comme le propose une série de trois chapitres (17 à 19) portant l'un sur les processus d'uniformisation floristique des jardins privés à l'œuvre dans les banlieues pavillonnaires (Chapitre 17), l'autre sur la relation entre la biodiversité et les pratiques et perceptions des habitants de deux quartiers parisiens (Chapitre 19) et le dernier sur les pieds d'arbres jardinés à Paris (Chapitre 18).

Sur le terrain, de nouveaux modes de gestion amènent à reconsidérer les plantes dites spontanées comme éléments souhaitables dans les aménagements paysagers, sur certaines portions de territoire : c'est le cas de la gestion différenciée, qui autorise notamment la cohabitation entre plantes horticoles sélectionnées et plantes spontanées. La gestion différenciée des espaces verts a été adoptée dès les années 1980 par certaines villes pionnières comme la ville de Rennes, qui est le cas d'étude retenu par Patricia le Crenn dans le Chapitre 4. L'auteure nous montre comment le passage en gestion différenciée a entraîné une certaine différenciation de l'espace communal : la végétation spontanée est plus volontiers tolérée dans les territoires périphériques, tandis que le centre-ville est soumis à une gestion très horticole et contrôlée. Cette différenciation, qui affecte en premier lieu les équipes techniques du service en charge des espaces verts, entraîne chez eux un certain jugement de valeur entre des espaces « plus gérés » que d'autres, suivant des critères de jugement hérités des normes qui prévalaient avant le passage en gestion différenciée.

Rural et urbain, héritages et continuités

M.-J. Menozzi explique en introduction du livre que l'appel à communication à l'origine de l'ouvrage, assez large, a recueilli une grande majorité de propositions portant sur les jardins en ville. Reconnaisant le fait que « les questionnements contemporains sont plus axés sur la ville », l'ouvrage s'est donc orienté sur les jardins dans la ville. Toutefois, la question du rural, loin d'avoir été évincée du débat, réapparaît à plusieurs reprises au cours de l'ouvrage. Plusieurs chapitres se saisissent de ces deux termes, « rural » et « urbain », pour mieux les déconstruire et montrer les perméabilités qui existent entre les deux. Perméabilités historiques et géographiques, transmission des savoir-faire et des pratiques, les études de cas présentées montrent que les jardins en ville, s'ils sont un phénomène urbain, témoignent aussi des héritages et des continuités qui existent entre la ville et le monde rural d'autrefois et d'aujourd'hui.

Ainsi, dans le chapitre 3, partant de l'analyse de la place d'une espèce emblématique de la culture méditerranéenne (l'olivier) dans les jardins périurbains, les auteurs éclairent les liens complexes entre les mutations urbaines modernes et les héritages agricoles traditionnels. Au cœur de ces liens se trouvent les aspirations des habitants des banlieues pavillonnaires : autour de la ville d'Aubagne, les superficies oléicoles se maintiennent, voire s'accroissent, depuis les années 1990, contrairement à toutes les autres activités agricoles qui régressent face à l'urbanisation des territoires périurbains. Cela est dû au maintien d'oliveraies ou d'oliviers isolés sur de petites parcelles ou dans des jardins résidentiels dans le cadre d'une activité de loisir. Dans cet exemple, loin d'être un seul élément décoratif « pittoresque » copié sur les paysages agricoles traditionnels, les oliviers conservent leur vocation productive, notamment grâce à la création d'une véritable filière oléicole amateur. Les moulins, initialement tournés vers des producteurs d'olive professionnels, se sont en effet adaptés à la demande des oléiculteurs amateurs, qui amènent à la presse de très petites quantités d'olives. Ces amateurs justifient notamment cette pratique par la volonté de s'inscrire dans leur territoire en perpétuant une pratique séculaire, ancrée dans le paysage et dans les mœurs.

Cette persistance de pratiques rurales, adaptées au milieu urbain, est également présente dans le chapitre 2, qui livre une monographie d'un élément particulier des villes de la Caraïbe insulaire : les jardins créoles. Ces jardins sont définis comme « de petites entités spatiales de productions agricoles, plus ou moins délimitées, attenantes à la maison individuelle ». Les auteurs s'attachent à la fois à décrire en détail cet élément singulier de la ville de Fort-de-France et à resituer la pratique du jardinage dans son contexte historique. La Martinique a connu au milieu du XX^e siècle un exode rural massif lié à la crise de l'industrie cannière. Les auteurs analysent les jardins créoles au regard de cette histoire récente, en les considérant comme une survivance en milieu urbain de pratiques traditionnelles apportées par des

populations rurales nouvellement installées en ville pour qui le jardin est « une des accommodations les plus visibles » au tumulte de la vie urbaine.

Toutefois, loin d'être un héritage du passé en voie de disparition, la description détaillée des jardins créoles et de leurs usages montre qu'ils sont le produit de pratiques bien vivantes et qu'ils constituent à la fois un élément structurant du paysage de Fort-de-France aujourd'hui, un élément central des réseaux sociaux de voisinage et une réponse moderne à l'augmentation du coût de la vie. D'après l'analyse développée dans ce chapitre, les jardins créoles urbains font partie d'un triptyque famille/maison/jardin, autrefois installé sur des parcelles agricoles, et aujourd'hui transposé en milieu urbain sous la forme de lotissements privés. Cette transposition d'une pratique rurale au milieu urbain n'a pas été sans entraîner des adaptations, en premier lieu une adaptation à l'espace contraint en ville. Les auteurs soulignent toutefois ce fait extrêmement intéressant : le jardin, même réduit au strict minimum en ville, garde toute sa place sociale et relationnelle. La multiplicité des fonctions attribuées au jardin ne dépend pas de sa taille.

Les cas d'études sur les *community gardens* de New-York (Chapitre 7) et sur un projet de jardin partagé dans le secteur du Grand-Saint-Barthélémy à Marseille (Chapitre 20) témoignent aussi que les jardins peuvent être un lieu où ressurgissent certains savoirs. Ainsi, à l'origine des jardins communautaires de NYC, dans les années 1960 et 1970, S. Baudry explique qu'on trouve des personnes militant pour le droit de « se réapproprier » la ville, mais aussi des personnes récemment immigrées à New York, venant du Sud des États-Unis ou des Caraïbes, « pour qui la terre était avant tout nourricière », et qui mobilisent des savoir-faire acquis avant de s'installer en ville. À Marseille, le projet de jardin collectif mis en œuvre par des habitants et par un collectif d'artistes ayant pour but de « mettre en valeur [la] conversation intime entre les hommes et leurs territoires » trouve notamment écho auprès de la population du quartier après une mise en scène basée sur le tressage des végétaux, qui ravive chez certains le souvenir des saisons agricoles et du greffage des orangers.

Le lien aux savoir-faire agricoles n'est toutefois pas toujours une évidence : il se construit également. L'expérience du Transformateur (Chapitre 11), friche industrielle à St-Nicolas-de-Redon « reconquise » par la mise en place d'activités agricoles collectives montre la volonté du collectif à l'origine du projet de s'intégrer dans le territoire local, très agricole. Le projet comprend un potager, l'élevage de vaches nantaises, de l'apiculture... Toutefois, les auteurs relatent que si le collectif avait au départ la volonté de faire venir des maraîchers sur le jardin pour transmettre leur savoir aux jardiniers, l'équipe de jardiniers s'est montrée réticente à cette proposition, du fait des *a priori* qui existent sur l'agriculture « conventionnelle », et également parce que la production de fruits et légumes était considérée comme un objectif secondaire par certains jardiniers.

Au-delà des continuités « symboliques » et des transmissions de savoirs et savoir-faire du rural à l'urbain qui semblent accompagner les jardins en

ville, les cas d'études présentés dans l'ouvrage témoignent aussi de continuités « matérielles » : flux d'espèces, de matières, de produits, *etc.*

Ainsi, dans le chapitre 16, P. Clergeau montre comment les jardins peuvent constituer des voies de circulation des espèces dans la ville et vers l'extérieur de la ville. Si cela semble *a priori* souhaitable pour favoriser la biodiversité en ville, ces flux d'espèces peuvent aussi entraîner hors des frontières de la ville des espèces horticoles, dont certaines peuvent être invasives.

Dans une étude comparative entre Antananarivo, à Madagascar, et Dakar, au Sénégal, Adeline Pierrat aborde la question des déchets urbains (Chapitre 14). Perçu comme une nuisance selon le modèle occidental, leur histoire, nous explique l'auteure, « est celle de leur externalisation géographique, sociale et psychologique ». Si les déchets sont *a priori* des éléments indésirables dans les villes, les deux cas d'études présentés montrent que ces déchets peuvent aussi être considérés comme une matière première urbaine. Au cœur d'un marché lucratif, la fabrication de terreau dans les décharges à ciel ouvert en périphérie des deux villes sert ensuite à amender les cultures de la ville : cultures maraichères (à Antananarivo) ou gazon des quartiers les plus aisés (à Dakar). Ces deux études de cas illustrent le flux des matières organiques, qui transitent tout d'abord de la ville à sa périphérie, puis qui reviennent dans la ville sous forme de matière organique dégradée, incorporée aux sols des espaces verts urbains.

Du micro au global : les jardins dans la ville, une question d'échelle

La diversité des cas d'études présentés nous fait aussi naviguer des pratiques locales de la vie quotidienne aux préoccupations plus globales sur le paysage ou la planification à l'échelle d'une ville.

Le chapitre 2 illustre bien ce changement d'échelles et les différentes perspectives nécessaires à l'étude des jardins. Les auteurs soulignent à propos des jardins de Fort-de-France combien ces jardins structurent le paysage de la ville : partant d'une analyse à l'échelle de la parcelle jardinée, les auteurs nous invitent à « dézoomer » pour révéler la mosaïque de jardin qui compose Fort-de-France et qui entraîne une structure urbaine particulière que les auteurs qualifient de « rural concentré ».

Du pied d'arbre à la parcelle, les pratiques locales décrites dans certaines études de cas et les aspirations et pratiques nouvelles des urbains dont celles-ci se font écho se répercutent aussi plus globalement, à l'échelle de la ville, sur ceux qui en sont les gestionnaires. À Rennes, Patricia Le Crenn observe la difficulté pour les agents des espaces verts rennais de s'adapter à cette nouvelle gestion, pas uniquement par le changement de pratiques qu'elle induit, mais aussi dans le changement de conception du métier de jardinier qu'elle provoque. L'auteur analyse ainsi la hiérarchisation des tâches, et le bouleversement que provoque le passage à la gestion différenciée notamment dans le temps passé à des tâches réputées « ingrates » contre le temps passé à

des tâches « nobles ». De plus, la gestion différenciée induit automatiquement une distinction entre les territoires, qui se retrouve dans les équipes techniques affectées à ces territoires.

S'intéresser aux échelles, c'est également se préoccuper de la répartition des jardins dans la ville : plusieurs chapitres abordent la question de la répartition des espaces verts et de leur localisation optimale dans la ville. Où doivent être implantés les nouveaux espaces verts ? Faut-il mieux un grand jardin, ou une multitude de petits espaces jardinés ? À la lecture des différents chapitres, le lecteur pourra se rendre compte que des disciplines très diverses se posent ces questions.

Du point de vue des usagers, les chapitres 8 et 9 illustrent les questions qui se posent autour de la fréquentation des espaces verts en ville : quels sont les facteurs déterminants de la fréquentation des espaces verts ? Est-il possible d'optimiser la localisation des espaces verts en ville, si oui, pour maximiser quelles fonctions ? Teddy Arrif nous enseigne dans le chapitre 8 que la proximité, mais aussi l'appartenance à certains groupes sociaux sont des facteurs déterminants de la fréquentation des espaces verts. Pour Gilles Maignant et Jérôme Dutozia, c'est d'équité sociale qu'il s'agit lorsqu'il est question de donner à tous les habitants d'une ville le même niveau d'accès aux espaces verts (Chapitre 9). À travers l'étude de cas de la ville de Nice, ces auteurs proposent une méthodologie basée sur trois questions centrales : pourquoi ? Pour qui ? Comment ? Les deux premières questions renvoient à l'accessibilité des espaces verts et à leur fréquentation par différentes populations : les auteurs font en effet le constat que certains quartiers sont totalement dépourvus d'espaces verts. La dernière question renvoie à la localisation optimale des espaces verts. À partir de ces trois questions, les auteurs développent une série d'outils cartographiques permettant d'évaluer l'attractivité des espaces verts présents sur un territoire et de déterminer la localisation optimale de futurs aménagements.

Du point de vue de l'écologie, on retient du chapitre 16 que plus les habitats sont diversifiés et d'une surface suffisante, plus la richesse en espèce est forte. De ce point de vue, la ville peut être considérée comme un formidable réservoir de biodiversité, à condition de penser les espaces en conséquence, et, plus important encore, de permettre la circulation des espèces entre ces espaces. Les processus écologiques et les processus sociaux ne sont toutefois jamais disjoints, *a fortiori* quand on parle de jardins : le chapitre 17 nous montre ainsi que les dons et échanges de plantes entre voisins sont un facteur de diversité floristique.

Conclusion

Selon le contexte d'étude et la discipline qui le prend comme objet, le jardin renvoie à des réalités très différentes. Le croisement des regards entre différentes disciplines, qui fait la force de cet ouvrage, permet d'éclairer

les aspects à prendre en compte pour étudier les jardins, les concevoir et les gérer. Toutefois, à la fin de la lecture, certaines questions restent en suspens. Ainsi, si l'on ne peut reprocher aux auteurs de ne pas avoir cherché à produire une définition commune du « jardin », on peut s'interroger sur les contours du concept tel qu'il est présenté dans l'ouvrage. Considérant par exemple que de nombreux chapitres étendent leur territoire d'étude jusqu'aux espaces périurbains, il aurait été intéressant d'inclure une réflexion sur le statut et le rôle potentiel des terres agricoles dans et autour de la ville. Leur intérêt au regard des problématiques présentées dans l'ouvrage (qualité de vie, enjeux sociaux, biodiversité, « degré » de naturalité des espaces végétalisés en ville, valorisation des déchets urbains. . .) mériterait d'apparaître pleinement. De même, la question alimentaire est très peu traitée dans l'ouvrage : la vocation productive de certains des jardins présentés dans l'ouvrage apparaît en filigrane, mais les productions en elles-mêmes sont rarement décrites. Ce sujet aurait pu constituer une entrée intéressante en venant étoffer la réflexion menée dans l'ouvrage sur la façon dont les usagers se saisissent du végétal dans la ville et sur la biodiversité souhaitée ou souhaitable en ville.

Pour conclure, *Les Jardins dans la Ville, entre Nature et Culture*, propose un aperçu très riche sur les recherches en cours sur les jardins, tant par la diversité des cas d'études présentés dans l'ouvrage que par les angles de vue novateurs qu'il propose. Ce livre apportera au lecteur, initié ou non à la thématique des jardins en ville, des clés de compréhension sur les différentes facettes des jardins et sur les nombreuses questions qu'ils soulèvent.

Jeanne POURIAS

Agro Paris Tech, INRA SAD-APT

UQAM AU/Lab

jeanne.pourias@agroparistech.fr

